

XYZ. La revue de la nouvelle

Au village des petites Grabotte

Claude-Emmanuelle Yance



Numéro 50, été 1997

50

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4551ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Yance, C.-E. (1997). Au village des petites Grabotte. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (50), 29–32.

Au village des petites Grabotte

Claude-Emmanuelle Yance

Vraiment, je ne comprends pas... Ici, c'est pas comme en ville. Les enfants n'ont pas dans les yeux cette méfiance, cette froideur qui t'arrêtent au moment où tu vas leur parler. Simplement pour dire un mot gentil. Simplement pour entendre une voix d'enfant. Ici, les enfants courent les rues comme je le faisais moi-même. Cinq ans, six ans, de jolies petites filles, libres comme l'air, la robe courte, les genoux écorchés. Hier, Magalie promenait son bébé dans une vieille poussette héritée de sa mère, une poussette qui l'avait sans doute promenée elle-même, il n'y a pas si longtemps. Aucune peur des étrangers chez Magalie. Je m'approche, je me penche sur la poussette, j'admire la tête de la poupée aux cheveux rares, aux yeux exorbités. « C'est le plus beau bébé du monde », je dis, en regardant Magalie. Elle me croit. Elle est sûre de moi. Je m'en vais... « À la prochaine ! » Aujourd'hui, c'est Pascale. Elle fonce sur moi avec son petit vélo : « Tu veux attacher mon casque ? — Bien sûr, tu me diras si la courroie serre trop. » Pascale repart à toute vitesse chez son copain Nicolas qui l'attend. Elle me lance qu'elle est pressée. Quatre ans. Pressée.

Je ne comprends pas... J'appelle cette rue « le village des petites Grabotte », en souvenir d'une vieille bande dessinée française. Un curieux personnage, Grabotte, laide et attirante à la fois. Piailleuse comme cette bande de petites filles. Des Marie-Michèle protégées et malmenées par une grande sœur à peine plus grande, des Kim qui se glissent sous la voiture avec leur père pour voir comment ça marche, des Anne-Sophie qui se précipitent dans la rue quand elles me voient venir juste pour que je leur parle un peu. Toutes des petites Grabotte, au visage lumineux et sans défense, malgré les vêtements sales.

En ville, je croisais des enfants, dans la rue, parfois. J'aurais voulu m'arrêter et leur parler simplement. Pour entendre le son de leur voix. Impossible. Je les regardais dans les yeux, je ralentissais mon pas, eux ils poursuivaient leur chemin sans me regarder. Ou bien ils faisaient carrément un pas en arrière, prêts à appeler au secours. Avec toutes ces histoires d'enlèvements d'enfants, d'abus sexuels, ils ne se laissent plus approcher. Ils se promènent avec toutes les consignes de sécurité en bordure du cerveau.

J'ai vécu longtemps sans pouvoir parler à des enfants, sans pouvoir prendre leur petite main dans la mienne. Sans recevoir comme un cadeau cette confiance soudaine.

Ici, tout est plus simple. Tout était plus simple. Un matin, ils ont sonné chez moi. J'ai mis du temps à ouvrir, je ne sais plus pourquoi. Ils ont pioché dans la porte à coups de pied, à coups de poing, en criant. Quand j'ai ouvert, ils me sont tombés dessus en me récitant que j'avais le droit de garder silence. Je me suis retrouvé menotté, poussé dans une voiture, conduit au poste. J'ai rien compris...

Ils disent qu'une petite fille a disparu, une de mes petites Grabotte. Ils disent que j'ai été vu en train de lui parler, hier. Bien sûr, j'adore parler avec les enfants. Ils disent que j'ai besoin d'un bon avocat, qu'ils finiront bien par savoir où je l'ai emmenée, ce que je lui ai fait. À la télé, la mère pleurait en m'insultant et en me suppliant : que je dise où je l'ai cachée, qu'elle puisse serrer à nouveau sa petite fille dans ses bras. Mon œil, lui donner une bonne fessée, non ?

Ils vont fouiller partout dans l'appartement. Comme dans les films, les tiroirs renversés, les draps arrachés, le matelas éventré, les lampes cassées au milieu du salon. Je ne comprends pas...

Maintenant, ils disent qu'ils vont creuser dans mon jardin. J'ai vu des images à la télé, le ruban jaune tout autour de chez moi. Ils me font venir dans leur bureau, ils s'assoient à deux ou trois devant moi, des durs, des mous. Ils me braquent une

lumière dans les yeux. Ils me gueulent après. Ou bien ils sont trop gentils et m'offrent des cigarettes. Ils me promettent de l'aide. Si j'accepte de parler, j'aurai un bon avocat, une réduction de peine... n'importe quoi. Mais je ne comprends pas, je ne comprends rien.

Il y a dix ans, quand je suis parti en ville, tout le village était contre moi. Jamais su pourquoi, des rumeurs... Le poids des regards dans mon dos, si dur à porter qu'il a fallu que je parte. Bien plus lourd à porter que ma bosse.

Mais il fallait que je revienne. C'était pas pareil en ville, je ne pouvais pas parler aux enfants, juste les regarder de loin, juste les croiser parfois dans la rue. Alors je suis revenu. De toute façon, c'est chez moi ici, je connais chaque rue, chaque buisson, chaque petit chien, toutes les bonnes cachettes, tous les arbres, tous les gens. J'avais l'air fou en ville, j'avais l'air d'un bonhomme qui traîne, qui ne sait pas où aller. C'est vrai, je n'allais nulle part, que dans les rues. Les rues, c'est tout ce que j'ai appris de la ville, les rues.

J'ai décidé de revenir. Un matin, j'ai dit : « C'est fini, je retourne là-bas, c'est chez moi. » Et je suis revenu. Quand j'ai vu le village des petites Grabotte, j'ai su pourquoi j'étais revenu. C'était bien. Je sortais, je marchais, elles me souriaient, elles me parlaient, je prenais leur petite main. C'était bien. Je ne comprends pas...

C'était l'été, c'était facile, les enfants courent dans les rues l'été, parfois un petit chien sur les talons. Les parents jettent un œil de temps en temps, mais ça va, il n'y a pas tellement de voitures dans le quartier, il fait beau, les enfants sont heureux. Puis l'automne est arrivé. Mes Grabotte s'en vont à l'école en se tenant par la main, un gros sac dans le dos. Pas toutes, heureusement. Des plus petites qui pleurent en les regardant partir et qui ensuite héritent des poussettes et des bébés. C'est à elles maintenant de les promener, au bout de leurs bras trop courts. Comme Marie-Michèle, hier. Sa mère lui crie qu'elle a oublié de mettre sa culotte. Des petites fesses qui dépassent de la jupe

et qui rebondissent l'une après l'autre. Quelque chose de rond et blanc comme du pain frais.

Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise, je ne sais pas moi, où elle est passée, Marie-Michèle avec ses petites fesses. Je ne sais pas, c'est tout ce dont je me souviens, ses petites fesses bien rondes. C'est pas à moi qu'il faut demander, c'est à la mère. Une photo, une photo... qu'est-ce que vous voulez que je vous dise, elles se ressemblent toutes, ces petites Grabotte.

Vous n'allez pas arrêter de me gueuler après ? Je ne vous ai rien fait. Je suis si fatigué que j'ai peur de me mettre à pleurer. Je me sens comme un vieux manteau, il y a peut-être un sandwich qui pourrit dans ma poche, enlevez-moi ces menottes que je puisse voir. Je peux aller pisser ? Ça fait des heures, je ne sais plus, des jours peut-être. Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ?

Ils l'ont retrouvée ? Où ça ? Mais je ne comprends pas...